

EXPOSITION DU 15 AVRIL AU 17 MAI 2019

RENDEZ-VOUS EN TERRAINS DOCTORANTS

Olivier Chatain



Morgane Robert



Pablo Salinas-Kraljevič



Eloïse Durand



Marine Duc

Hassane Younsa

Emmanuelle Surmont



Carole Marin



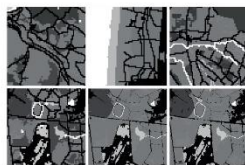
Marie Faulon



Florent Labrune



Hervé Amiot



Emmeline Lobry

Vernissage lundi 15 avril 2019 à 13h

Café Passages "Terrains de thèse" animé par Djemila Zeneidi et les exposant.e.s

Finissage vendredi 17 mai 2019 à 13h

Table ronde "Direction de thèse et terrains"

Commission EXARMAS

Le laboratoire Passages réunit des chercheurs en sciences sociales (géographie, sociologie, anthropologie...) qui aborde l'espace par les spatialités c'est-à-dire par les constructions qui permettent aux acteurs de mettre en forme le monde dans lequel ils (nous) vivent (vivons).

Construites par les acteurs, les spatialités sont intrinsèquement dynamiques : elles se dessinent et se redessinent en permanence. Mais, dans le contexte contemporain de crises et d'incertitudes, elles se transforment assez radicalement. C'est pourquoi l'objectif du laboratoire pour le quinquennal 2016-2021 est d'articuler les reconfigurations des spatialités et les changements globaux. Pour ce faire l'initiative EXARMAS se propose d'engager la réflexion sur les représentations du rapport dialectique entre reconfigurations des spatialités et changements globaux à partir d'un format original : le dialogue entre oeuvres artistiques et questionnements scientifiques.

En invitant les membres du laboratoire ou des invités extérieurs à exposer leurs tableaux, sculptures, photographies, ... il s'agit d'investir deux à trois fois par an la Maison des Suds (Pessac, Campus de l'Université Bordeaux Montaigne) pour confronter représentations de l'espace et espaces des représentations en engageant un dialogue ouvert entre Arts, Sciences et Sociétés.



Exposition du 15 avril au 17 mai 2019

EXARMAS # 8

« RENDEZ-VOUS EN TERRAINS DOCTORANTS »

Pour sa huitième exposition, EXARMAS a réuni les œuvres de plusieurs doctorant·e·s de l'UMR Passages : Hervé Amiot, Olivier Chatain, Marine Duc, Eloïse Durand, Marie Faulon, Florent Labrune, Emmeline Lobry, Carole Marin, Arthur Oldra, Morgane Robert, Pablo Salinas-Kraljevich, Emmanuelle Surmont et Hassane Younsa.

Au départ de cette exposition, il y a des questionnements : qu'est-ce qui « fait terrain » ? Avons-nous tou·te·s un terrain ? Comment l'abordons-nous ? Qu'aimerions-nous en dire hors du cadre formalisé de la thèse ?

Que ce soit dans la boue jusqu'aux genoux et à l'autre bout du monde ou derrière un écran d'ordinateur en plein cœur de Bordeaux-Métropole, le terrain marque et scande nos recherches. Mais qu'en dire ? Si ce n'est quelques lignes obligées dans le manuscrit de thèse... Que dire de sa construction, des doutes, des rencontres, des anecdotes, des découvertes, des paysages, des aléas, des productions graphiques, littéraires, photographiques et picturales qui y sont associées ?

Photographies, cartes, dessins, montages, collages, vidéos donnent un aperçu de la variété des terrains, de leur perception et réception par chacun·e des doctorant·e·s de l'UMR Passages.

Hervé Amiot

Ville et politique

Doctorant en géographie, ma thèse porte sur l'engagement politique et humanitaire des Ukrainiens de France vis-à-vis de leur pays d'origine. Entre études diasporiques et géographie des mobilisations, j'étudie la façon dont les pratiques et représentations spatiales expliquent le maintien du lien au pays d'origine et l'engagement politique pour ce dernier. L'espace urbain du pays d'accueil est à la fois un milieu favorisant les interactions sociales et la constitution de collectifs, et un théâtre où se déploie une mobilisation de portée internationale.

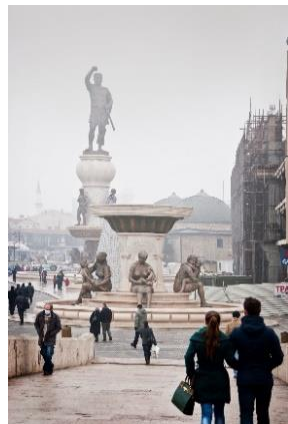
En plus de ce terrain actuel, je présente ici un terrain réalisé en master, et auquel je reste attaché.



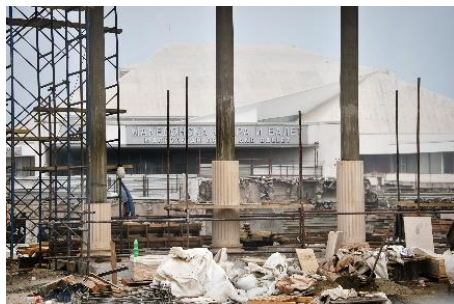
1_Le tableau intitulé « Quand la politique internationale investit l'espace urbain : le conflit russo-ukrainien dans les rues de Paris », présente des clichés de mon terrain doctoral. La ville est le théâtre de combats politiques qui relèvent parfois de toute autres échelles. Depuis l'annexion de la Crimée et le début de la guerre dans le Donbass (Est de l'Ukraine), la communauté ukrainienne de Paris investit des lieux clés - espaces publics, lieux mémoriels, espaces du pouvoir - pour protester contre l'agression russe et la rendre visible au public français.



Paris, Skopje. Deux terrains, deux objets de recherche, mais un point commun : la manière dont le politique s'inscrit dans l'espace urbain. La ville, dans sa matérialité, est le théâtre de rapports de pouvoir qui se jouent aux échelles locale, nationale et internationale.



Présente des photographies prises en 2014, lors d'un terrain de master. La matérialité de la ville est un vecteur privilégié de construction et de diffusion d'idéologies politiques. Les autorités macédoniennes ont, de 2010 à 2017, entrepris le projet « Skopje 2014 », visant à transformer en profondeur le centre-ville de la capitale, pour promouvoir une nouvelle vision de l'identité nationale. Les héritages ottoman et socialiste sont relégués au profit d'une nouvelle iconographie néo-classique et néo-baroque, qui dote le pays d'un passé antique, chrétien et occidentale, largement imaginé.



Olivier Chatain

« Quelles formes urbaines, et quels dispositifs architecturaux et paysagers, pour faire société dans les campagnes d'aujourd'hui ? Une recherche appliquée aux périphéries urbaines de l'Est-Girondin ».

Terrain d'Olivier Chatain, doctorant en Architecture & Paysage, sous la direction de Xavier Guillot.

Dans le panneau présenté, le passage entre la parcelle individuelle et la route est interrogé comme un « signal faible » d'un modèle de production de l'espace. Celui-ci est pressenti comme défaillant dans sa capacité à relier les unités (le chez-soi), pour en former un tout articulé (l'espace social, le paysage).

En effet, dans les communes rurales en mutation urbaine (73 % des espaces artificialisés depuis 10 ans l'ont été dans les communes des zones « non-tendues » en termes d'accès au logement¹), les constructions nouvelles échappent pour l'essentiel à toute procédure d'aménagement.

Le recours à la combinaison « division parcellaire + permis de construire » assure un gain de temps et de moyens aux habitants, comme aux professionnels. A l'opposé de toute démarche de « projet », où la collectivité et les opérateurs conçoivent et ajustent ensemble un programme de construction, la demande est ici simplement instruite, sur la seule base du règlement applicable.

Les compétences mobilisées sont juridiques, administratives, techniques et commerciales. Elles laissent de côté le savoir-faire architectural, urbanistique et paysager, privant de sa valeur ajoutée les habitants, autant que les passants.

1-« Objectif 'zéro artificialisation nette' », étude « Théma » du Commissariat général au développement durable, Oct. 2018.



Entre le dedans et le dehors, le passage n'est pas toujours maîtrisé. Le plan cadastral indique précisément la limite entre le public et le privé, mais ne donne pas la recette, (surtout dans les campagnes pavillonnaires) pour des espaces de transition harmonieux. En témoignent les hésitations sur le choix des revêtements, l'abandon des finitions, ou certaines brutalités dans les ensembles portails-joues.



Marine Duc

Avalannerit / Celles et ceux qui sont sortis en mer

Que fait la colonialité du pouvoir aux trajectoires et expériences étudiantes ? Au Groenland, tu ne peux aller nulle part si tu ne parles pas danois. Même si, à la maison, c'est en kalaallissut qu'on te demande de ranger tes affaires. Dans mon travail de thèse, c'est cette situation que j'essaie de comprendre, en écoutant les récits d'une génération qui n'a connu ni les lois racistes ni les grands programmes de modernisation des années 1960. Leurs parents s'appellent Jørgine, Jens, Larsine, Peder ; iels s'appellent Ivalu, Frederik, Naja, Ilannguaq. Leurs enfants auront un nom groenlandais, parce que, "*I don't want to make it easier for the Danish to say*". Des petites résistances dont on apprend à s'armer. Il en reste le privilège blanc, qui pave le parcours de ces jeunes. Géographies transfuges, géographies émancipatrices : quand la majorité sont les premiers de leur famille à aller à l'université, partir pour étudier, c'est gagner le droit de décider.

Subjectiver le terrain, rester Qallunnaat

Le terrain, c'est naviguer entre l'isolement et la visibilité. Et ma mère de dire : mais qu'est-ce que tu es allée faire au Groenland ? Je pense qu'elle aimerait dire la même chose lorsque je reste quatre mois à Copenhague ; mais l'effet est moins admirable. C'est là où l'enquête se construit, où l'on cherche à objectiver phénomènes et processus, où on rentre se coucher en pensant à ce dernier récit livré sur le bord d'un café. Mais au quotidien, c'est rester la drôle d'apprentie chercheuse, qui aime les glaces et les capuccinos, qui n'a de danois que la blondeur qu'on leur associe. Je resterai, à Nuuk en particulier, *qallunnaat*. Quand toute une tradition de recherche valorise l'enquête ethnographique en immersion dans un groupe, il demeure qu'en pratique, il n'y a pas de dedans. Pour l'enquêtrice, il n'y a que des frontières. Faire une recherche te positionne en dehors de la quotidienneté des enquêté·e·s. Tu ne parles pas couramment leur langue, leurs luttes et leurs oppressions ne sont pas les tiennes ; mais tu as une responsabilité. Pour la chercheuse maorie Linda Tuhiwai Smith, ce qui importe, ce sont les relations. Devenir *insider* n'est pas une solution, l'histoire des sciences en regorge d'exemples.

Qallunnaat : « qui vient du Sud ». Mais maintenant, à Nuuk, le mot désigne "*Danish people*". Dans cette quotidienneté marquée par la binarité, où racialisation semble parfois se superposer à des catégories nationales, ma présence dans un bar populaire de Nuuk interrogeait : qui est cette personne ? Elle n'est pas à sa place. Elle ressemble à une danoise, mais une

danoise ne viendrait jamais ici. "*You look like a Qallunnaat*". Finalement, le terme convient : pour moi, il est presque synonyme d'*outsider*.

Ces photographies prises à Nuuk entre mars et mai 2018 sont un tissu d'histoires. Il y a d'abord celle du sujet, *Avalannerit/De, der drog ud*. Ceux qui ont quitté le rivage/celles et ceux qui sont partis. On peut la lire en partant du centre de la série, et deux directions s'offrent alors. Le retour, une fois les études terminées, comporte une forte dimension normative, largement diffusée par une rhétorique politique qui construit la jeunesse en l'avenir du Groenland indépendant. Les étudiant·e·s manifestent le sentiment de devoir choisir entre la communauté et leurs opportunités individuelles. Il y a ensuite l'histoire du terrain, dont le contexte co-construit le sujet. Celle-ci peut se lire de gauche à droite. C'est l'histoire d'un espace placé dans un état de domination coloniale, aujourd'hui sur le chemin de l'indépendance. Ici, l'intime est politique, de la « haine » refusée ou partagée à l'égard d'une figure stéréotypique du « danois », jusqu'aux trajectoires habitantes à Nuuk. Et puis, il y a l'histoire d'une apprentie chercheuse à la découverte de son terrain. J'ai grandi là où la Peugeot et l'Alstom sont nourricières, pour finalement monter à Paris. Le terrain m'a rappelé à quel point j'étais une femme jeune, blanche et pas très hétérosexuelle, qui avait grandi bien loin des immeubles nuumiut. Mais je ne crois pas qu'il faille déterminer un sens pour lire cette histoire.



1_Minik and the delicious strange women

De quelles violences parles-tu ? De Minik l'enfant trompé ? Robert Peary n'a fait que passer. Il ne voulait qu'*étudier*. Mais l'ombre de l'enfant est toujours sur les murs de Nuuk. *Tasty / Strange / Beautiful / With colors*. En argot nuumiut, c'est bien plus cru : *les étranges femmes délicieuses*, où l'étrangeté n'est que celle de leur blancheur. Car ici, le blanc est une couleur sombre.

2_Vendredi après midi

Difficile d'éviter les allures fonctionnalistes des *bloks*, construits dans les années 60 pour « moderniser » Godhåb. La peinture s'effrite sur les murs comme sur les rambardes ; les vitres laissent passer l'air froid comme le soleil. C'est Nuuk qui renaît sous l'usure. Autrefois il était un *blok* si long qu'il modifiait la circulation des vents dans la ville : c'est ce qu'on entend, quand on parle du vieux Blok P. Mais aujourd'hui il fait beau, le vent ne tourne plus comme avant, et les enfants jouent sur les dalles.



3_Quitter le rivage et aller danser

À l'aube que partent les pêcheurs vers l'intérieur du fjord, où les eaux sont plus calmes. *Avalappoq*, quitter le rivage : du verbe est né *Avalak*, l'association des étudiant·e·s qui sont parti·e·s étudier au Danemark. « *Mais, si tu en fais une question, Avalapugit, je te demande si tu veux danser avec moi. C'est comme si, les gens qui sont partis, on leur demandait de danser avec nous* », m'explique Hans Peder. Ce matin-là, c'est le grand écart groenlandais qui prend la mer. Il y a celles et ceux qui pêchent, et celles et ceux qui partent.



4_Les garçons de Qinngorput

C'est la ville qui pousse sur les flancs d'Ukkusissat. Nuuk a gagné dix mille habitants en quarante ans. Dans les petits immeubles accrochés à la montagne, ce sont plutôt des jeunes familles qui vivent ici, venues d'autres villes, revenues du Danemark. D'autres sont relogées après la destruction du Blok P. Depuis les baies vitrées, Nuuk semble loin, de l'autre côté du fjord. La neige a fondu : on peut enfin skater les routes sinueuses. Le reste, on verra demain.



5_Ilaa Asavat ?

Tu l'aimes, n'est-ce pas ?
Dis, quand reviendras-tu ?

Eloise Durand

Je travaille sur l'appropriation du chant traditionnel par les filles dans les vallées de Soule au Pays basque. Bien que l'étude court par comparaison du 19e au 21e siècle, il ne s'agit pas d'une étude linéaire qui retracerait une histoire du chant féminin univoque, telle qu'idéalisée à la faveur du mythe d'une société traditionnelle basque prisé par l'historiographie. La photographie que j'ai choisie de présenter est un « cliché » figurant le système à maison ; celui-ci date de 2009, une année au cours de laquelle j'ai découvert l'existence d'un folklore féminin, c'est-à-dire une pratique anonyme et quotidienne et non plus seulement médiatisée et signée. L'improvisation de 2014 qui accompagne la photographie correspond à une étape rétrospective de la recherche, au cours de laquelle par l'entremise du corps et de la voix je me suis heurtée à la sur-réflexivité, et du même coup appréhendé le caractère géographiant des performances féminines. L'exposition Exarmas est l'occasion de donner à voir une étape du processus de création et la perspective du temps long dans une recherche (de la maîtrise à la thèse) ; de lier, à la charnière de l'art et de la science, de l'appliqué et du magistral, un parcours à une histoire culturelle.

1_Improvisation poétique orale

2_En Soule, "la plus petite province du Pays basque", une vallée située sur le versant oriental des Pyrénées Atlantiques, à la limite du Béarn, de la Basse-Navarre et de l'Aragon, le chant était, dit-on, une pratique artistique ordinairement masculine.

La situation s'est inversée avec l'émergence de « groupes de filles » sur les scènes existantes. Leurs performances boule - versent les codes et les fonctions de cet art, en invitant à la remise en question des rôles et à la recreation de ce territoire, qui porte l'histoire du système à maison.

Je m'inscris dans cette histoire par ses marges.



Cliché personnel pris en 2009 à Sainte-Engrâce, une commune de Haute-Soule.

Improvisation poétique orale* réalisée par Eloïse Durand
Journée d'études « (S') explorer une disposition anthropologique »
19 et 20 novembre 2014, MAE Université Paris X – Nanterre

Mettre la réflexivité à l'épreuve, réussir à formuler comment celle-ci peut accompagner la rédaction, au-delà du je(u). Perpétuels retours sur soi. Ecritures intimes. Puis dépassement. Car la relation ethnographique paraît quelquefois forcée. Expliciter sa présence ne suffit plus ; quand le sujet s'agite : chaque sujet engagé dans sa pratique.

Peut-être que certaines recherches n'ont de sens que parce qu'elles impliquent d'être là, en tant qu'interlocuteur aux multiples identités, aux multiples cultures. La relation ethnographique est fondée sur une entente tacite autour de l'objet d'étude, mais l'enquête évolue à mesure que les questionnements sont redéployés.

De quel dialogue s'agit-il ? Qu'est-ce qui me pousse à revenir sans cesse sur ce terrain ? Qu'est-ce qui m'en éloigne ?

Ambivalence du sujet, partition dans le contexte de l'énoncé. Les représentations, les discours, sur lesquels s'appuie le chercheur ne sont finalement qu'un folklore** spécifique, qui suscite quelquefois l'angoisse devant le fait de témoigner de son étonnement, de son ethnographie. Car la relation d'enquête existe dans un aller-retour. Mettre en doute ses données, au risque de mettre ses informateurs face au doute de leurs réponses. N'est-ce pas suffisant ?

**L'improvisation a été ponctuée par la chanson Goizian goizik, un dialogue amoureux mettant en scène « la veuve du jour-même » et son mari défunt, présente également en Galice et en Aragon.*

*** Le folklore défini comme l'apport anonyme et quotidien des pratiques, comme une entrée populaire dans la culture (Félix Castan).*

Marie Faulon

Your body is your everything when you do sport

Doctorante à Passages depuis 2016, la thèse que je porte, dirigée par Isabelle Sacareau, parle de l'accès récent des jeunes chinois aux temps du voyage, aux temps pour soi, aux temps lents et cherche à répondre à la question de ce que fait ce voyage aux individus qui s'y engagent.

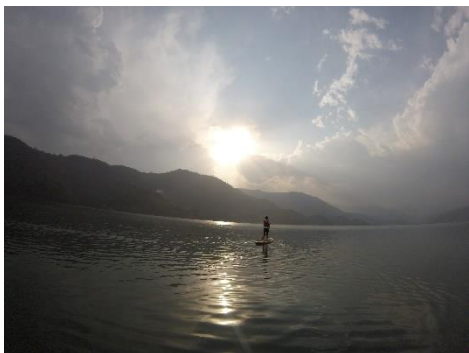
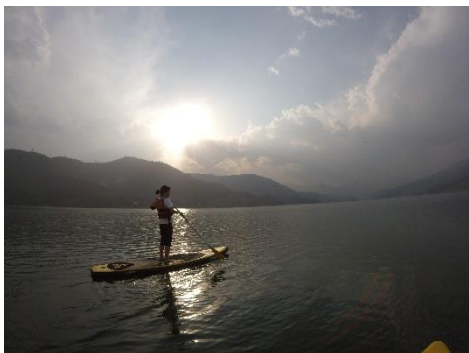
Mon terrain de recherche, à cheval entre la Chine et le Népal se situe en particulier autour de la chaîne himalayenne où ces itinérances récréatives autant que récréatives sont légions, du Yunnan et du Sichuan au Tibet, du Népal à l'Inde.

Les photos proposées pour cette exposition sont issues d'une série effectuée sur le lac Phewa que borde Pokhara, ville népalaise sur les contreforts du massif de l'Annapurna. Hautement touristique, cette ville accueille des touristes de profils différents, des trekkeurs, des touristes engagés dans un tour des hauts lieux du Népal, des backpackers engagés dans des tours du monde ou de l'Asie.

La personne photographiée ici, à l'aide d'une Go pro harnaché sur mon torse, est une architecte trentenaire de Shanghai. Ses voyages sont résolument orientés vers des expériences corporelles. Parapente, trekking, yoga, escalade, elle expérimente tous azimuts les limites de son corps, se mettant des situations considérées comme dangereuses au regard des normes sociales en Chine. Elle a vu depuis le bord du lac ces grandes planches sur lesquelles on se tient debout et on pagaie. Bien qu'elle ne sache pas nager et que des courants forts peuvent exister dans le lac, elle voulait que je lui montre comment faire alors nous y sommes allées ensemble.

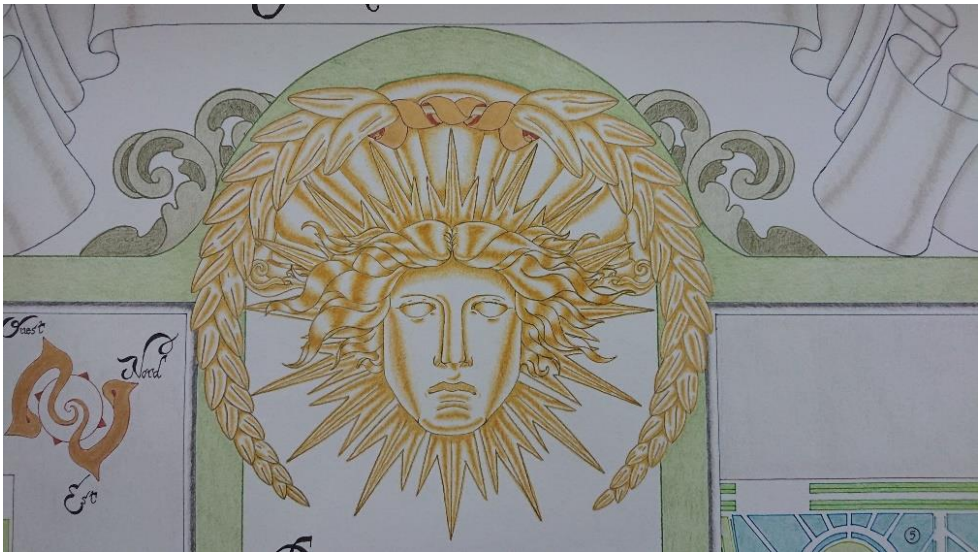
Cette série montre les étapes de l'apprentissage du *stand-up paddle* depuis le moment où elle essaie d'appréhender son équilibre à genou sur la planche, au moment où elle se met debout en restant très concentré sur son corps et enfin, le moment où l'exercice du paddle est assimilé et laisse le temps au corps d'absorber ce qui l'environne : la douceur de l'air, la couleur du coucher de soleil, la fraîcheur de l'eau, la forme des nuages, la simple présence du ciel qu'elle confesse ne voir jamais à Shanghai.

C'est lors de ce moment que nous partageons, qu'elle prononce la phrase qui sert de titre à cet assemblage de photo : le corps c'est notre tout lorsqu'on fait du sport.



Florent Labrune

Docteur en architecture et paysage depuis septembre 2017, j'essaie de comprendre l'histoire des jardins de Château de Versailles de Louis-Philippe à nos jours pour déconstruire le mythe louis-quatorzien, implanté depuis le début des années 2000. Le paysage du Petit Parc de Versailles est le fruit d'une longue évolution, jalonnée d'événements climatiques, sociaux, politiques où les personnes en charge de la gestion de ces jardins se trouvent au cœur de chacune des modifications de leur ordonnancement.



1_ Manières de montrer les jardins de Versailles

Mon projet prend la forme d'une double vue générale des bosquets et pièces d'eau des jardins de Versailles, présentée comme un médaillon de la Galerie des Glaces. Intitulée, *Manières de montrer les jardins de Versailles*, la double carte verse dans le registre du pastiche, à l'image de la politique actuellement menée pour la conservation du domaine de Versailles. Cette mise en forme place mon terrain dans une image quasi iconique. Une vue du dessus figée, sacralisée et surtout fantasmée par les services du patrimoine du château de Versailles.

Je reprends volontairement le titre du livret de promenade attribué à Louis XIV, car il a été le point de départ d'une session d'observation qui visait à retracer l'itinéraire décrit, pour constater le décalage flagrant entre les remarques du livret et la réalité appréciée *in situ*. Ce décalage s'observe à partir de la distribution des bosquets sur le cartouche central de l'œuvre.

Depuis 1715 (date d'apogée de la magnificence des jardins selon l'architecte en chef des Monuments historiques), certains bosquets ont disparu, d'autres ont été remplacés. L'ensemble des jardins apparaissent comme un *revival* louis-quatorzien, qui a pris place juste après la tempête de 1999 pour se métamorphoser aujourd'hui en parc d'attractions historique.

Toutefois, les jardins de Versailles, par leur ordonnancement et la statuaire disposée dans les allées, détiennent la trace d'un discours antique, qui invitait autrefois à la réflexion sur la formation du monde. Cet aspect cosmologique des jardins peut se voir à travers les figures des saisons qui cernent les cartes et les Sphinx qui gardent les cartouches inférieurs.

Flore (printemps), Cérès (été), Bacchus (automne) et Saturne (hiver) gardent les portes d'un paradis aujourd'hui perdu, peut-être même inexistant. Diane et Apollon symbolisent mon tiraillement entre les espoirs et désillusions engendrés tout au long de la recherche et de mes allers et retours entre Versailles et Bordeaux. Le retour au terrain est à chaque fois empreint d'une certaine euphorie mêlée d'appréhension.

Emmeline Lobry

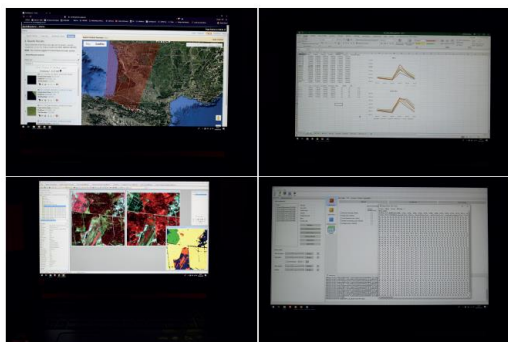
Doctorante en géographie depuis octobre 2018, je travaille au sein de l'association de protection de la nature Cistude Nature, dans le cadre de leur programme de recherches "Les sentinelles du climat" qui ambitionne d'étudier les effets du changement climatique sur la biodiversité en Nouvelle-Aquitaine. Sous la direction de Fanny Mallard, la coordinatrice du programme, et Laurent Couderchet, à l'UMR Passages, mon objectif est de comprendre, proposer, tester des manières de modéliser ces effets dans l'espace et dans le temps ; et de voir dans quelle mesure les effets liés au changement climatique peuvent être dissociés des autres facteurs agissant sur la biodiversité (artificialisation des sols, fragmentation des milieux, pollutions, etc.).

Quand j'ai appris que je pouvais participer à cette exposition, je me suis posé la question : mais qu'est-ce que c'est, mon terrain ?

L'aire d'étude du programme ? Ce serait la Nouvelle-Aquitaine entière !

Les lieux de récolte des données que j'utilise ? Ce serait quelques 250 sites, donc quelques kilomètres carrés ! Mais surtout, d'autres feraient « mon » terrain !?

Là où je crée, transforme, organise, bref, où je travaille sur les nombreuses données à prendre en compte ? Mais alors, mon terrain serait mon écran d'ordinateur !



1_La lumière dans le noir

Nassim Nicholas Taleb écrit que « ceux qui passent trop de temps le nez collé aux cartes risquent de confondre la carte avec le territoire » ... Et pour ceux qui passent trop de temps le nez collé à l'écran d'ordinateur ?

Alors, mon écran d'ordinateur, lumière dans le noir ?

En quelque sorte. C'est là que je fabrique mes données, quand d'autres récoltent leurs données sur le terrain, par la rencontre avec le(s) territoire(s) et ses acteurs.

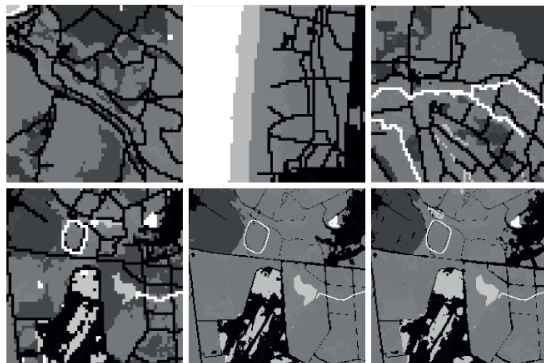
2_Paysage ?

Travailler sur le paysage quand on est géographe, c'est plutôt travailler sur le visible, l'horizon, la vue tangentielle. Mais pour faire des cartes d'occupation du sol, on change de point de vue, on passe en zénithal.

Un paysage continu ou discontinu ? J'ai travaillé en mode raster, à base d'images satellitales qui par essence, sont des données continues et n'imposent pas de limites autres que celles du pixel. Pour autant, le rendu peut apparaître très discontinu, en fonction de la résolution spatiale de l'image. Plus la résolution s'affine, plus l'image paraît lisse et s'apparente visuellement à une carte vectorielle.

Mon terrain, c'est aussi bien connaître ces images, pour y avoir passé des heures et des heures à les travailler, et voir des différences là où d'autres croiraient à un double par erreur...

Ces images correspondent à des cartes de sites de suivi et leur environnement de 4 kilomètres carrés. Les plus pixellisées sont construites à base d'images Landsat, de 30 mètres de résolution ; les deux dernières à partir d'images Sentinel, de 10 mètres de résolution.



Cette déconnexion, cette interface entre le territoire que j'étudie et moi, m'interroge : est-ce que je peux définir mon ordinateur comme un terrain ?

Je ne sais pas répondre à cette question.

Et si la réponse est oui, faut-il se poser la question dichotomique : bonne ou mauvaise chose ?

Ici, le terrain que j'ai représenté montre ma recherche de données, leur traitement et la création de données, avec plusieurs logiciels, certains avec une interface visuelle, d'autres à programmer avec des lignes de codes qui en effraient plus d'un...

Carole Marin

L'imaginaire à portée d'objectif

Carole Marin, doctorante en géographie au laboratoire « Passages ». Je débute ma thèse intitulée « Territoire de l'Homme et territoire de l'animal, le cas du sanglier en Nouvelle-Aquitaine », sous la direction de Laurent Couderchet et Nicolas Lemoigne en septembre 2018. Mon terrain, initialement néo-aquitain, devient la métropole bordelaise. Docteur en médecine vétérinaire et titulaire d'un master complémentaire en gestion de la faune sauvage, je m'oriente vers la recherche après plusieurs années de pratique de la médecine vétérinaire, et appréhende l'étude du monde animal à travers un nouvel angle.

Quelle place d'un travail de recherche sur le sanglier dans une exposition artistique ? Comment sublimer la « bête noire », sauvage, brute ? Comment saisir l'enjeu de la problématique en quelques clichés ? Les œuvres présentées n'ont pas l'ambition de répondre à ces premiers questionnements. Elles proposent une promenade, à la recherche d'indices de l'existence d'une vie sauvage aux portes de nos maisons. En faisant apparaître un univers invisible, caché, cette observation du milieu invite à une expérience de connexion à son environnement. Finalement, l'exposition aspire au partage d'un autre regard sur son espace habité.



1_Boutis

Au sein de cette prairie, située à quelques pas des habitations d'une commune de la zone péri-urbaine de Bordeaux, des plaques de terre nues : la couche superficielle a été labourée par les sangliers, qui retournent la terre à l'aide de leurs boudoirs, à la recherche de nourriture.

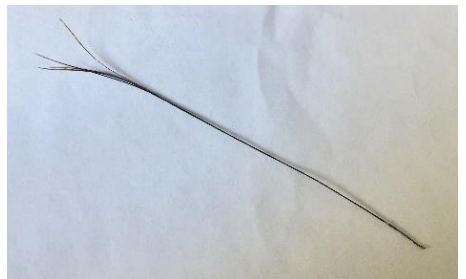
2_Pied

A l'entrée de la forêt bordant la prairie, nous observons une empreinte de sanglier, appelée « pied » (à droite sur le cliché). Les onglons sont larges et arrondis. Les gardes ne sont pas visibles sur le cliché. A gauche, une empreinte de chevreuil. Les onglons sont de taille plus réduite, et en forme de pince. Les animaux empruntent souvent les mêmes coulées. L'observation de ces traces confirme que les dégâts observés dans la prairie sont l'œuvre d'une harde de sangliers.



3_Houzure

Cette plaque de boue, appelée « houzure », donne un indice sur la taille du sanglier s'étant frotté contre le tronc d'arbre après s'être souillé, comportement permettant à l'animal de réguler sa température corporelle et se débarrasser de ses parasites externes. Sur la droite, le cliché montre un poil. Il ne s'agit pas d'un poil de sanglier. Au pied du tronc, nous remarquons un grattis de chevreuil.



4_Soie

Finalement, la soie retenue par l'écorce d'un tronc d'arbre ne laisse plus de place au doute : la « bête sauvage » vit ici. Qu'avais-je vu jusque-là de ce coin de nature urbaine que j'ai si souvent fréquenté ?

5_Soie

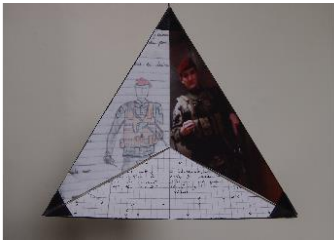
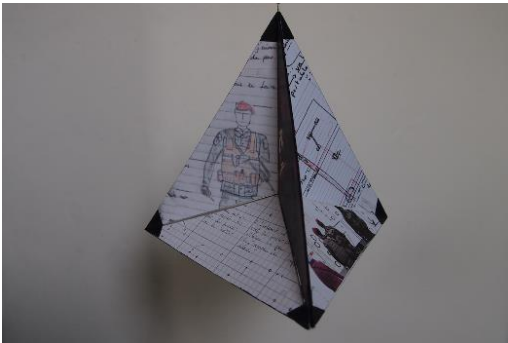
Arthur Oldra

Doctorant en géographie depuis 2015, et officier de réserve dans l'Armée de Terre française depuis 2011, je travaille sur la place des militaires de l'opération Vigipirate/Sentinelle dans l'espace public urbain sous la direction de André-Frédéric Hoyaux. Je postule que les individus composent des manières d'être avec autrui *par* l'espace selon la place qu'ils occupent socialement. En combinant plusieurs approches de mon objet, qui en sont autant de perspectives, je propose une réflexion plus large sur la constitution socio-spatiale de la réalité. Selon les places et les individus qui les occupent, la réalité des situations vécues est nécessairement différente. Aussi, c'est pourquoi j'ai conduit des observations sous l'uniforme lors de patrouilles Vigipirate et Sentinelle, (participation observante), mais aussi des observations directes en shadowing derrière ces patrouilles, et que j'ai réalisé des entretiens qualitatifs avec des habitants bordelais selon des critères spatiaux (proximité avec les sites surveillés par des patrouilles) ou "comportementaux" (réactions faciales ou corporelles à la rencontre de patrouilles).

PER-SPECTIVE-S (à travers-les regard-s)

Mon installation, à la fois sculpture et "objet intermédiaire", est un tétraèdre suspendu figurant trois perspectives à partir desquelles l'objet de recherche est appréhendé sur le terrain : sous l'uniforme en patrouille (croquis, carnet de terrain, photographie), en shadowing derrière les patrouilles (croquis et photographies), par des entretiens avec les citoyens à partir de leurs réactions face aux militaires (photographies et entretiens). La configuration en tétraèdre entend faire comprendre que depuis chaque perspective, il n'est pas possible de voir les autres : qu'une réalité socio-spatiale n'est jamais unilatéralement envisageable. Les perspectives étant intrinsèquement liées entre elles par le thème qu'elles abordent, tentent d'illustrer ce qui serait manquant dans une autre. Cependant, et puisque chacune des faces tente de conjuguer plusieurs représentations de ces perspectives, les compositions réalisées sur chaque face invitent le spectateur-observateur à n'y voir que des synthèses partielles des *manières de voir*.

PER-SPECTIVE-S (à travers-les regard-s)



Morgane Robert

Portraits d'éleveurs

Les savanes des bas de l'Ouest à l'île de La Réunion. Voici un terrain, exotique s'il en est, qui évoque tout de suite des paysages singuliers, vastes étendues d'herbes jaunes et sèches, avec, ça et là, quelques arbres desséchés par le soleil. Ce tableau est réaliste ; mais il ne rend que peu grâce à la complexité et à la beauté des lieux. Les savanes sont mouvantes, changeantes, vivantes. Les teintes sont infinies, variantes au grès des heures du jour et au passage des saisons. Ces savanes existent parce qu'elles sont parcourues, inlassablement et depuis des siècles, par des hommes et leurs bêtes. Eleveurs de savanes : un titre pour évoquer les visages derrière les paysages. Sans ces éleveurs, pas de cabris et pas de bœufs ; et sans le pâturage, pas de savanes. Ces savanes aujourd'hui disparaissent. Elles s'enbuissonnent sous la déprise pastorale, et sont morcelées par l'urbanisation. Les éleveurs aussi disparaissent peu à peu, société en marge des circuits d'élevage officiels, élevage peu visible évoluant dans un paysage peu regardé, élevage rude que peu de jeunes s'engagent à faire perdurer.

Ces visages sont les garants de l'existence des savanes. Avec ces portraits, j'ai souhaité montrer ce qui incarne véritablement mon terrain, les humains derrière et dans ce paysage.

Paysagiste DPLG, je suis aujourd'hui en troisième année de thèse en architecture et paysage. Cette thèse, je l'ai orientée vers l'analyse des processus paysagers des savanes et des ravines dans les bas de l'Ouest de l'île de La Réunion, conditionnés par les dynamiques végétales en lien avec les pratiques d'élevage et d'exploitation des ressources botaniques. Les éleveurs et leurs pratiques, ainsi que leurs rapports avec les espèces fourragères de ces pâturages, constituent ainsi le cœur de mes recherches.

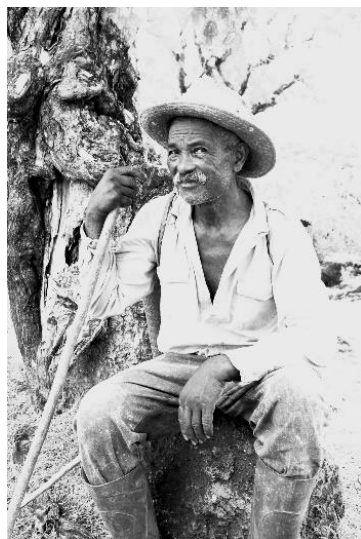


1_Claude, « Ti Kichenin »

Claude Sadeyen, prêtre officiant de l'hindouisme, est une personnalité emblématique de l'île. La force de son regard et le « costume », blouse et barbe blanches, campent un personnage franc, bavard et parfois désarmant. Il élève encore, sur des terrains familiaux de Villèle, trois vaches Moka, « en souvenir de cette race qui a bâti La Réunion » et qui a fait vivre sa famille. Un troupeau de cabris Pêi, d'une cinquantaine de têtes, y est soigné traditionnellement afin de produire les bêtes qui seront sacrifiées lors des grandes fêtes hindoues puis dégustées en fameux « cabri massalé ». Sur un autre terrain familial, Claude cultive des roses et leur voue une passion sans faille, fleurs nécessaires aux rituels ; fier, il nous présente sa collection, tout en proposant que je le photographie. Ce regard, c'est celui d'un homme digne et généreux.

2_Justin, « Tétin »

Dans la savane de Crève-Cœur, au détour d'un virage du chemin pavé et de bon matin, il est possible que vous croisie quelques vaches Moka. Ces bêtes appartiennent au troupeau de Justin dit « Tétin », éleveur de presque 80 printemps. Si les bêtes sont calmes, il sera à coup sûr assis à l'ombre d'un tamarinier, non loin des vaches ; profitez-en pour discutez avec lui. Bâton à la main, bertel de vacoa dans le dos, il vous racontera la savane, la pâture, les bêtes, son enfance, les longues heures passées dans les zerbres, le regard sur l'océan, les changements de couleurs de ce décor ; peut-être qu'au bout de quelques heures, il se lèvera pour finalement, d'un pas lent et constant, reconduire son troupeau au parc. Dans tous les cas, il sourira, il rira, et vous dira qu'il n'y a pas de meilleure vie que la sienne, et que le bonheur est ici, dans la savane.



3_Jean-Baptiste, « Nanni »

On n'entend d'abord que les meuglements nonchalants des bovins ; puis, de temps à autre, un cri bref et rocailleux, semblant venir d'un rocher, d'un arbuste, des herbes. Jean-Baptiste est à côté ; presque caché, il veille sur ses bêtes, les hélant par moment. Etonné de nous voir, il est méfiant au début, puis curieux, puis audacieux : seul depuis des années, il semble tout à fait prompt à « reprendre une femme, même une zoreille ». Cet homme est comme ses bêtes : tanné par le soleil, un corps aux muscles secs, il mène une vie solitaire rythmée par les heures et les parcours du pâturage. Je propose de le photographier, son regard s'illumine ; il pose, tête de côté, comme s'il avait l'habitude de l'objectif. Cet homme sait poser, car il a depuis longtemps apprivoisé l'immobilité.



4_Patrice, « Je suis un Moka »

Patrice est un homme jeune, fort, passionné. Il tient de mains fermes le flambeau d'un élevage familial ancien, sur des pâtures de broussailles entre les Communes et Bellevue à La Saline-Les-Bains. Cette pâture, il la voit tous les jours disparaître un peu plus, sous le béton et le ciment, sous l'asphalte et le bitume. Pour sauver ses savanes, Patrice œuvre pour l'existence de la race Moka. Sans savane, pas d'élevage, et sans élevage, pas de savane. Ce regard est celui d'un homme inquiet pour l'avenir, rendu triste par les longs moments de lutte qui peinent à aboutir. Pour sauver le Moka, il faut en être un ; cette phrase dite avec le sourire en dit bien plus long sur l'engagement de cet homme.





5_Kichenin et Krichna

Un mercredi après-midi d'octobre, nous arrivons chez Kichenin. Lui et sa femme nous reçoivent sous la varangue, occupé à écosser un énorme sac de pois. Nous entamons la tâche pour participer, en silence, sans pour autant y être invités ; deux heures plus tard, au rythme de l'éleveur, nous partons au pâturage. Le petit Krichna court derrière nous, quelques bons piments et une orange bien emballés dans son bertel.

Kichenin est éleveur de cabris Péi ; il possède un troupeau familial de 50 bêtes, qu'il persiste à élever alors qu'autour de son parc s'élèvent les pavillons. Cet élevage est pour lui plus qu'un métier ; il est à la base des liens sociaux qui cimentent sa famille et les habitants du quartier. Il est le dernier véritable éleveur de la Saline-Les-Bains. Sans ses cabris, les arbustes auraient déjà profondément transformé la savane herbeuse en fourrés de piquants. Leur présence seule garantie le maintien de ces étendues d'herbes sèches en arrière plan des eaux turquoise du lagon.

6_ « Lui, il appartient à la savane »

Cette phrase, c'est un poète qui l'a un jour formulée à propos d'un ami éleveur des savanes. Mais dire cela, c'est parler de tous les éleveurs de savane. Sur ce cliché, à droite de la photo, le jeune Roulin veille sur le troupeau familial, derniers Mokas du Cap la Houssaye à Saint-Paul. Ce jeune Roulin, frère du célèbre éleveur Ti-Musik, est depuis peu décédé des suites d'un alcoolisme bien trop précoce. C'est aussi cela, la réalité de ce monde d'élevage des savanes qui est souvent précaire, parfois violent, toujours marginal. Ce cliché date de ma première rencontre avec ce troupeau, en novembre 2015.



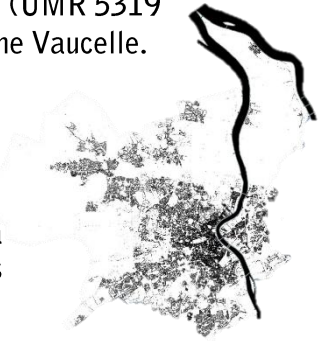
C'est la plus belle image que j'ai aujourd'hui en tête quand je pense à ces bêtes : lorsque l'horizontalité de la savane s'aligne avec celle de l'horizon sur l'Océan Indien, avec ce pâturage lent et placide des bœufs soigneusement veillés par un éleveur qui, à force d'habitude, se fond dans le paysage. Lui, il appartient à la savane.

Pablo Salinas-Kraljevich

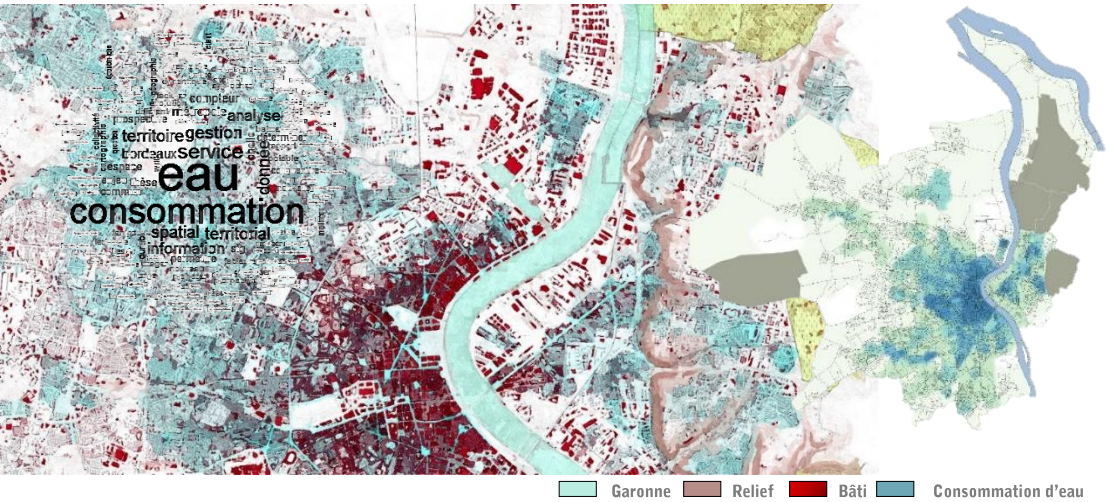
Doctorant en Géographie à l'Université Bordeaux Montaigne (UMR 5319 Passages CNRS), sous la direction de Pascal Tozzi et Sandrine Vaucelle.

Je développe un travail cartographique avec une réflexion esthétique importante mélangée à un parcours scientifique marqué par la technique...uf!

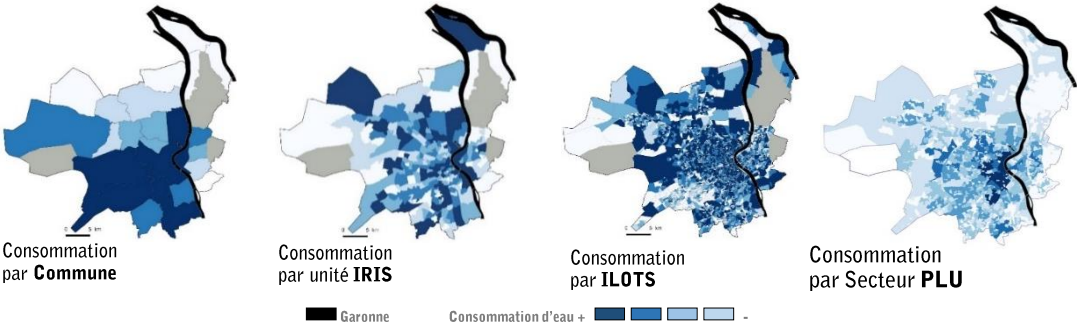
La thèse cherche à démontrer la dimension spatiale de de la consommation d'eau par la spatialisation de données des abonnés du service d'eau de Bordeaux Métropole.



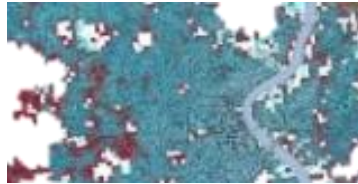
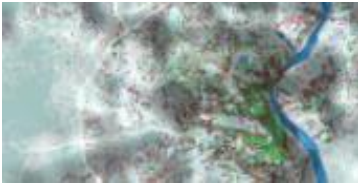
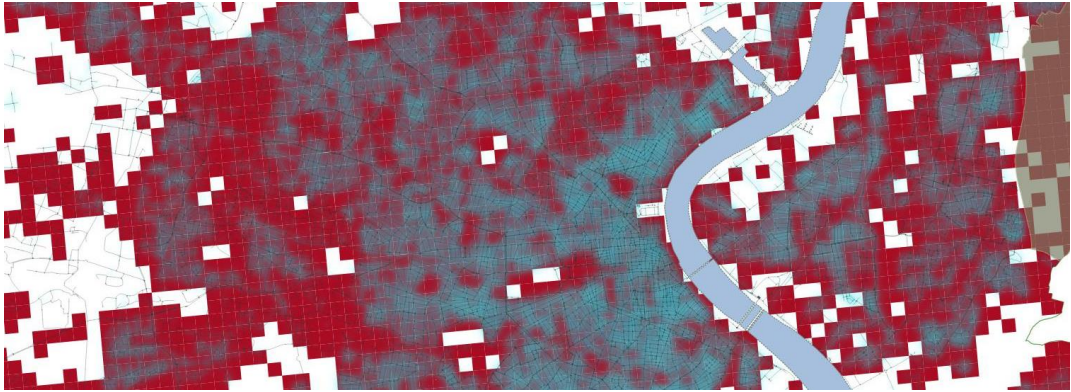
Le dimension spatiale de la consommation d'eau potable
Spatialisation et projection de données du service de l'eau de Bordeaux Métropole



La représentation spatiale de ces informations a permis d'explorer la répartition des consommations selon différents échelles territoriales. Pour chaque échelle , la consommation peut être représentée de façon particulière et peut être associée à des jeux de données spatialisés et enrichies avec des informations territoriales.



L'objectif central de cette recherche est de démontrer l'importance de la prise en compte des informations territoriales dans le processus d'analyse des performances du service d'eau ainsi que les nouvelles opportunités qu'ouvre une gestion SIG de ces informations.



1_ CartEAU:

« L'eau... c'est à l'eau où je veux en venir... l'eau c'est la source de toute vie... les sept dixièmes de la surface de la terre sont recouverts d'eau... Vous rendez-vous compte que vous êtes composés à 70% d'eau ?... et, en tant qu'êtres humains, vous et moi, nous avons besoin d'eau pure et fraîche pour refaire nos précieux fluides corporels... » (Général Jack D. Ripper, dans le film « Dr. Strangelove or : How I Learned to Stop Worrying and Love the Bomb » de Stanley Kubrick, 1964)



Emmanuelle Surmont

Doctorante en géographie depuis 2017, j'ai choisi de consacrer ma thèse aux politiques de protection de l'océan, tout particulièrement sur les aires marines protégées en France (métropole et Outre-Mer : Mayotte et La Réunion) et en Afrique du Sud. Je m'intéresse avant tout aux modalités d'implantation de ces politiques de protection marine sur les espaces post-coloniaux.

Pour l'exposition, j'ai choisi de représenter mon terrain à Mayotte. J'y ai effectué une mission de trois mois en 2018 et en prépare une seconde de deux mois et demi en 2019. Plutôt que de présenter directement mon terrain sur lequel je réalise surtout des entretiens et des observations, j'ai préféré présenter ici ce qui entoure mon travail, ce qui l'environne, ce qui le nourrit aussi : le choix du terrain, sa préparation, son avant, son après et « l'à-côté ».



2018-2019
Emmanuelle Surmont

1_Année 0 : Choisir le terrain

Encre et aquarelle sur papier

Avec ce dessin, je souhaite montrer que le choix du terrain (voir du sujet de recherche !), bien que rationnel, objectif et scientifique, se construit aussi sur une envie, un imaginaire.



2018-2019
Emmanuelle Surmont

2_Année 1 : Faire du faux-terrain

Ma thèse m'a amenée à effectuer du terrain en métropole afin de rencontrer des acteurs institutionnels basés à Paris et à Brest. Pour autant, j'ai quelques difficultés à considérer ces déplacements « trop courts » et « trop peu lointains » sur des espaces « trop peu exotiques » comme de « véritables » terrains.



3_Année 1 : Vivre le terrain

Sur le terrain, il y a des moments de travail : prise de rendez-vous, entretiens, retranscriptions, écriture, observation, photographie, réflexions, etc., et aussi des moments « entre » tout cela.

Comme j'effectue des terrains de plusieurs mois, je vis toujours des moments d'attente, de solitude et j'installe, de fait, de nouvelles habitudes. Je représente sur ce dessin un après-entretien, moment intense et stimulant entre écoute active et prise de notes frénétique, suivi de réflexions penses sur le trajet du « retour » - ici sur la barge reliant la Petite et la Grande-Terre.



4_Année 1 : Revenir de terrain

Je présente ici le retour du terrain, un espace-temps qui est une parenthèse. Parenthèse que certains perçoivent comme des moments de repos – voire de vacances – posant leur propre imaginaire de l'île tropicale sur le terrain. C'est par ailleurs, un moment et un lieu qu'il est difficile de décrire.



Younsa Harouna Hassane

Doctorant en Géographie (Aménagement de l'Espace et Urbanisme), il est inscrit en cotutelle entre les Universités Bordeaux Montaigne UMR 5319 Passages (CNRS-UBM) et Université Abdou Moumouni de Niamey (Niger).

Il s'intéresse aux défis urbains de l'accès à l'eau potable dans les villes sahéniennes sous l'encadrement de Pascal Tozzi, Sandrine Vaucelle et Abdou Bontainti.

L'outillage utilisé par les porteurs d'eau est passé du Tagala (joug) à la charrette à traction animale.



a) Tagala koyo



c) Garoua utilisant un pousse-pousse



b) Garoua avec 2 touques



d) Garoua utilisant une charrette à traction animale

1_ Tagala koyo.

Naissance de la vente d'eau en détail dans les années 1930 par les femmes à la suite des premiers lotissements effectués par l'administration française, c'est aussi la naissance des premiers plans d'urbanisme à Niamey.

2_ Garoua avec deux touques.

Porteurs d'eau apparus suite à l'extension du réseau d'adduction d'eau, installé en 1940, vers les quartiers indigènes à la fin années 1950, ils ont disparu du paysage la fin des années 1990.

3_ Garoua utilisant un pousse-pousse

4_ Garoua utilisant une charrette à traction animale.

Porteurs d'eau apparus après l'an 2000 et opérant dans les quartiers périphériques nés de l'étalement urbain incontrôlé. Il s'agit aussi de trois générations de porteurs d'eau (Garoua) en quête perpétuelle d'adaptation à une demande croissante et plurielle dopée par une fragmentation socio-spatiale dans l'accès à l'eau du réseau dans une ville sahénienne.